
À la poursuite d'une illusion

La diffusion d'halloween en Belgique francophone

In Pursuit of an Illusion

Renaud Zeebroek



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tc/4613>

DOI : 10.4000/tc.4613

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 août 2009

Pagination : 144-163

ISBN : 978-2-7351-1235-7

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Renaud Zeebroek, « À la poursuite d'une illusion », *Techniques & Culture* [En ligne], 51 | 2009, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/tc/4613> ; DOI : 10.4000/tc.4613



À LA POURSUITE D'UNE ILLUSION

La diffusion d'halloween en Belgique francophone

Au secours ! Halloween envahit l'Europe ! Voici encore un exemple de l'américanisation de nos mœurs, des effets pervers de la globalisation. En sommes-nous si sûrs ? Mais alors, de quel modèle s'inspirent ces nouvelles fêtes ?

Autour de l'an 2000, les médias se sont soudain intéressés à la célébration d'une fête américaine, halloween, par les européens ¹. À cette époque, les journalistes voyaient des citrouilles partout et critiquaient pêle-mêle l'américanisation de nos mœurs, l'emprise du marketing des firmes globalisées sur nos esprits et la perte de repères due à la confusion entre les zombies et les sorcières d'halloween et le souci des morts de la Toussaint. Ces interrogations saisonnières sont maintenant presque oubliées et la fête elle-même s'est banalisée en s'insérant dans un ensemble d'animations plus « traditionnelles ».

Pourtant, l'adoption à grande échelle de cette fête continue à interpeller ceux qui se préoccupent de comprendre les phénomènes de diffusion et de dynamique culturelle. En effet, la célébration d'halloween s'est répandue en quelques années seulement à travers une grande partie de l'Europe occidentale : elle est attestée en Allemagne, en France, en Espagne et, bien sûr, en Belgique où nous avons mené nos enquêtes. En outre, ce sujet en apparence futile présente des caractéristiques différentes, voire opposées, de celles des objets autour desquels s'ordonnent habituellement les études



© R. Zeebroek

Une déambulation paisible

Ce samedi après-midi, quelques centaines de personnes, enfants et adultes, déguisées ou non, parcourent les rues de Saint-Sauveur, un petit village du Tournaisis.

Répondant à l'appel du comité d'animation local, ils participent à la « quête aux bonbons », l'un des moments forts d'une journée placée sous le signe d'halloween.

À l'arrière-plan, un mannequin à tête de citrouille symbolise la manifestation. Lors d'une édition précédente, les organisateurs avaient prévu de le brûler en fin de journée, mais sa « beauté » lui a épargné ce sort funeste.

(Fig. 1)

de diffusion. Il s'agit en effet d'une fête et non d'un dispositif technique, d'une diffusion spontanée et non incitée, qui a lieu en Europe et non dans le Tiers Monde. Tous ces écarts suggéraient la possibilité de poser de nouvelles questions aux modèles explicatifs existants. De ce point de vue, comme nous le verrons, nos attentes n'ont pas été déçues.

Nous nous sommes donc interrogés, au début de notre recherche, sur les points d'entrée des usages américains en Belgique francophone et sur les modalités de leur diffusion dans nos régions. Cette démarche s'inscrivait dans la continuité des recherches antérieures, qui soulignent le rôle des déplacements de personnes dans la diffusion de traits culturels sur de grandes distances et le rôle des réseaux sociaux dans les décisions locales d'adoption.

Dans cette perspective, nous nous attendions à une transposition assez fidèle des usages américains. Certes, il n'y a plus que les partisans de la mémétique pour croire que les traits culturels se répliquent à l'identique, puisque, selon eux, leur capacité à coloniser nos cerveaux dépend de l'avantage adaptatif qu'ils sont censés nous fournir (Blackmore 1999). Les tenants de la théorie de la « diffusion des innovations » partageaient ce point de vue, mais les très nombreuses études de cas qui caractérisent ce courant de recherche les ont conduits à reconnaître que le processus d'adoption s'accompagne toujours de quelques modifications introduites par les nouveaux utilisateurs (Rogers E. 1995 : 174-176). Ce processus de « réinvention » a cependant ses limites, car une transformation radicale

du « nouveau » trait culturel nous ferait sortir du domaine des études de la diffusion culturelle. Il faut également souligner le rôle fondamental attribué aux réseaux sociaux par les études inspirées de la théorie de la « diffusion des innovations ». D'autres formes de diffusion, qui ne passeraient qu'accessoirement par ces réseaux, ne font pas partie de leurs perspectives.

Dans notre cas, le point de vue de l'imitation des usages américains était soutenu par les nombreux discours stigmatisant l'américanisation de nos mœurs. Si nous accordons quelque crédit à cette affirmation, la possibilité d'une analyse en termes d'acculturation plutôt qu'en termes de diffusion se présentait (Redfield, Linton & Herskovits 1936). Cependant, cette ligne d'analyse insiste également sur l'importance des contacts interpersonnels continus. Or, dans notre cas, la question des voies de la transmission semblait plus complexe, dans la mesure où les médias et les études insistaient fortement sur le rôle joué par des enseignes commerciales (comme McDonald ou Coca-Cola) dans la propagation de la fête (Prado 2000). Néanmoins, il semblait vraisemblable que les nombreux expatriés américains et canadiens présents en Belgique pouvaient avoir joué un rôle dans ce processus d'adoption. Les premières enquêtes ont ramené tous ces préjugés à leurs justes proportions.

Des pratiques surprenantes

D'abord, l'observation des manifestations placées sous la bannière d'halloween en Belgique francophone s'est révélée particulièrement déstabilisante, tant l'écart avec les usages américains est grand. Voici, par exemple, la description d'une des premières fêtes d'halloween à laquelle nous avons assisté ²:

Ce samedi 25 octobre, le soleil commence à percer les nuages sur Saint-Sauveur, petit village du Tournaisis, annonçant une belle après-midi. De petits groupes de parents et d'enfants déguisés se rassemblent autour de la salle « Les Genêts », point de départ de la quête aux bonbons organisée par le comité d'animation local. Il est près de 14 heures lorsqu'apparaît la fanfare du village, composée d'un tambour, de cuivres et de clarinettes. Derrière elle, les quelque deux à trois cents personnes présentes s'agglutinent en attendant le départ. Au signal des organisateurs, la fanfare se met à jouer et le cortège s'ébranle. D'abord compact, il va progressivement se distendre, tandis qu'il parcourt les rues principales du village (Fig. 1) Dans leur grande majorité, les adultes qui participent à cette tournée ne sont pas déguisés, contrairement aux enfants qu'ils accompagnent. Mais ceux qui s'en sont donné la peine ont sorti le grand jeu et portent des déguisements plus élaborés que ceux de leurs enfants. Canalisée par les organisateurs, cette petite foule suit le parcours prévu, alternant déambulation paisible et ruées vers des maisons ornées de squelettes, de fantômes, de citrouilles, etc., signe que les habitants y distribuent des bonbons.

Malgré l'organisation d'un concours de façades, de nombreuses maisons restent vierges de toute décoration et certaines opposent même leurs volets fermés aux assauts des enfants. Ce qui n'empêche pas les jeunes sorcières et les diabolins de sonner à toutes les portes, mais souvent sans succès. Heureusement, d'autres maisons affichent une décoration surabondante et leurs habitants font preuve d'une grande générosité. Au coin d'une rue, quelques organisateurs se perchent sur un mur et entreprennent de jeter des bonbons à la volée sur les participants au cortège, déclenchant une belle bousculade. La tournée se poursuit ainsi pendant près de deux heures, avant de revenir à son point de départ. Après la tournée, le public s'éparpille entre les buvettes et les quelques attractions foraines dans une ambiance de kermesse. Une partie des parents quitte alors le village avec leurs enfants. Vers 17 heures, le public restant se retrouve dans la salle « Les Genêts », à attendre le début du spectacle de magie. Il s'agit de le faire patienter jusqu'à la tombée de la nuit, moment où commencera le parcours de la « ballade terrifiante », aménagée dans le pré tout proche. Le soir, après un feu d'artifice, est prévue une « soirée halloween » destinée aux adolescents et aux jeunes adultes.

Le cortège organisé à Saint-Sauveur est représentatif des « quêtes aux bonbons » telles qu'elles sont conçues en Belgique francophone. Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette manière de faire s'écarte nettement des usages nord-américains. En effet, aux États-Unis, les tournées *trick or treat* sont le fait de petits groupes d'enfants qui circulent le 31 octobre à la tombée de la nuit, sans être accompagné par des adultes, dans le silence et la pénombre des banlieues résidentielles (Fig. 2).

À côté des cortèges organisés autour de la quête des enfants, on trouve aussi des goûters, des ateliers de bricolage, des parcours de l'horreur, des récitations de contes, des soirées dansantes et bien d'autres activités qui se réclament toutes d'halloween. Dans certains cas, elles sont organisées par des animateurs autoproclamés et se limitent à quelques rues, quelques pâtés de maison. Elles sont alors pratiquement inconnues en dehors de leur périmètre d'action, et peuvent être considérées comme microlocales. D'autres ont une ampleur et une renommée plus importante, qui se marque dans la durée et la variété des activités. Ces dernières sont initiées par des groupes structurés, du genre association de quartier ou association de commerçants, groupes qui bénéficient parfois du soutien de la commune. Ainsi, certains villages, comme Saint-Sauveur ou Besonrieux (dans la banlieue de La Louvière), mettent en place une succession d'événements qui occupent une journée entière et visent à drainer différents publics.

Comme cette brève évocation le laisse entendre, non seulement les pratiques observées en Belgique diffèrent nettement de celles qui sont usuelles aux États-Unis, mais elles se sont aussi révélées d'une diversité inattendue. Les premières enquêtes se sont déroulées sur un fond constant d'interrogation : mais que font-ils ? Les médias nous parlent d'américanisation de nos mœurs, entre autres à propos de l'adoption de la fête d'halloween, et nous voici confronté à des pratiques qui n'ont qu'un rapport lointain avec celles d'outre-Atlantique.



Principaux points de différence

Il est vite devenu manifeste que la date du 31 octobre, fondamentale aux États-Unis, ne fournissait en Belgique qu'un repère dépourvu de toute force contraignante. Pratiquement, ce sont les dates des week-ends et celles du congé scolaire de Toussaint qui fournissent les jalons en fonction desquels le moment des festivités est choisi. Aussi celles-ci se concentrent-elles sur les deux week-ends qui ouvrent et ferment cette semaine de congé scolaire. De même, ces activités ne sont que partiellement programmées en soirée, et ce d'autant que le public attendu est constitué d'enfants et de familles. Et même lorsque l'activité a lieu lors de la soirée du 31 octobre, son caractère reste fondamentalement différent des usages habituels aux États-Unis.

Fêter halloween en Belgique francophone est une affaire d'animateurs, d'organisateurs plus ou moins professionnels de festivités, plutôt qu'une pratique individuelle (Fig. 3). Aux États-Unis, participer aux tournées *trick or treat* est une démarche personnelle des enfants, tandis qu'en Belgique, l'aspect social est fondamental³. Il faut souligner que pratiquement toutes les manifestations sont organisées et que ce caractère est particulièrement marqué lorsqu'on examine les premières (au sens chronologique) d'entre elles. Comme nous l'avons vu à propos de Saint-Sauveur, ces activités organisées regroupent des dizaines d'enfants, dont la majorité est accompagnée d'adultes, ce qui aboutit à des cortèges dont l'effectif peut atteindre plusieurs centaines de personnes. Ces cortèges sont encadrés par les organisateurs, parfois avec le concours de la police, et suivent un parcours défini à l'avance.

Sus aux bonbons !

Au passage du cortège, les habitants de certaines maisons apparaissent sur le pas de la porte, pour distribuer des bonbons. Ceux qui s'en aperçoivent se précipitent vers cette maison accueillante, en une ruée mêlant enfants et parents, chacun cherchant à remplir au mieux le sac dont il s'est muni.

(Fig. 2)



© R. Zeebroek

Des masques généreux

Pour compenser le nombre relativement restreint de maisons accueillantes, quelques-uns des organisateurs de la journée se sont perchés sur un mur, munis de sacs bien remplis de bonbons. Au passage du cortège, ils font pleuvoir les sucreries sur la foule, déclenchant une belle bousculade. On remarquera qu'ils sont tous déguisés en fonction de la thématique macabre propre à leur version d'halloween.

(Fig. 3)

Au contraire, les quêtes « sauvages », qui ne sont ni organisées, ni encadrées, apparaissent tardivement et sont clairement la conséquence de la participation des enfants à d'autres manifestations, notamment scolaires.

En effet, parmi les organisateurs de ces festivités, les écoles primaires et maternelles occupent une place importante. Presque toutes ces écoles organisent quelque chose à l'occasion d'halloween. À l'échelle de la Wallonie, ces activités se déroulent souvent à l'intérieur de l'école, mais dans certaines régions, comme la région du Centre (province du Hainaut) où nous avons travaillé, la plupart des écoles organisent une quête aux bonbons le vendredi qui précède le congé scolaire de la Toussaint.

Lorsque la quête des enfants forme le cœur de la manifestation, celle-ci intègre fréquemment des éléments qui n'en font jamais partie aux États-Unis et qui appartiennent plutôt à l'univers des parades, comme les chars et les groupes de musiciens. L'ampleur des cortèges, l'excitation qui y règne, et les pyrotechnies qui les accompagnent à l'occasion expliquent les préoccupations sécuritaires des organisateurs, qui veillent à ce que le cortège soit encadré par la police ou par des agents de prévention et de sécurité (Fig. 4). À défaut du concours des forces de l'ordre, qui sont parfois dépassées par le nombre de manifestations, les organisateurs ont recours à d'autres moyens pour sécuriser leur cortège, par exemple en mobilisant un gros tracteur qui ralentit considérablement la circulation automobile et « protège » ainsi les enfants.

La question du rapport à l'origine américaine de cette fête a été le deuxième choc des premières enquêtes. Il est apparu assez rapidement que les organisateurs de ces manifestations ne se préoccupaient pas des usages américains et encore moins de les imiter. Les faire parler d'halloween et de ce que cette fête représente était très difficile, alors qu'ils étaient intarissables

sur leur organisation, ses difficultés, ses particularités et sur la manière dont ils exploitaient ce nouveau thème pour renforcer leurs autres activités. Dans leurs discours, l'important était de mettre la fête au service de projets variés et sans rapports avec elle. Comme nous l'expliquait un animateur de Saint-Sauveur, « À la base, le but était d'avoir des fonds pour refaire une fête de Saint-Nicolas qui n'existait plus ». Certains organisateurs n'étaient pas insensibles à la thématique propre à halloween – tandis que d'autres y étaient nettement indifférents – mais tous mettaient en avant l'utilité qu'ils trouvaient à célébrer cette fête.

Nous avons vu que la construction de l'utilité sociale est un facteur déterminant dans la décision d'adopter d'un nouveau trait culturel (Zeebroek *et al.*, ce volume). Ici encore, halloween se distingue de la majorité des faits de diffusion dans la mesure où les utilités de la fête se présentent d'emblée comme plurielles. Comme cet aspect mérite une étude spécifique, nous ne l'aborderons pas ici en détail, pour mieux nous concentrer sur les particularités de la mise en pratique d'halloween en Belgique francophone.

Nous étions donc confrontés à une diffusion dont les acteurs méconnaissaient les usages qu'ils étaient censés adopter et qui, de fait, construisaient de nouveaux usages sous la bannière d'halloween. Il y avait de quoi s'interroger légitimement sur la nature du phénomène étudié : s'agissait-il réellement d'une diffusion ? En cela, cette recherche a été lancée à la poursuite d'une illusion : de diffusion, au sens habituel du terme, qui vise une forme d'adoption – reproduction inspirée des dispositifs techniques –, il n'y en a jamais eu. Par là même, l'analyse des phénomènes observés en Belgique ne pouvait que conduire à une révision en profondeur des théories expliquant les mécanismes de la diffusion culturelle.

Les canaux de la diffusion

C'est en étudiant la manière dont le public belge et les organisateurs en particulier ont pris connaissance de la fête américaine que nous avons pu comprendre les raisons des particularités des pratiques observées en Belgique francophone. Mais avant d'aborder la spécificité de ce processus, il nous faut revenir sur les vecteurs « classiques » des phénomènes de diffusion.

Nous savons que l'étude des phénomènes de diffusion rime souvent avec l'étude des phénomènes de migration et cela aurait pu être le cas, puisque la Belgique abrite l'Otan et le Shape, donc de nombreux militaires américains. Cette possibilité nous a conduit à être particulièrement attentifs aux effets d'imitation que la présence d'expatriés aurait pu produire. Cependant, les enquêtes n'ont rien fait apparaître de significatif de ce côté-là. Dans la région de Mons, l'implantation du Shape est extrêmement sécurisée et les militaires qui y habitent vivent en circuit fermé, sans guère de contact avec la population locale. À Bruxelles, nous avons pu observer des phénomènes d'imitation dans certains des quartiers où habitent des Américains, dont

les effets ne dépassent pas un niveau microlocal. Mais nous avons également observé des quartiers où la présence d'expatriés ne produisait aucun effet d'entraînement, ainsi que des quartiers où la fête est bien implantée alors qu'ils n'hébergent pratiquement pas d'Anglo-Saxons⁴. Nous avons également repéré des phénomènes de diffusion similaires autour des Belges ayant séjourné aux États-Unis.

Les personnes qui avaient une connaissance directe (ou familiale) des usages américains n'apparaissent pas comme des précurseurs mais participent à la montée en puissance de l'adoption de la fête. Ces cas, qui sont peu nombreux par rapport à l'ensemble des manifestations observées, ne sont significatifs ni en termes de date, ni en termes de lieu. En effet, ils ne sont pas particulièrement précoces et n'ont pas produit de diffusion en tache, comme le voudraient les théories classiques. D'une manière générale, il n'a pas été possible d'identifier un ou plusieurs foyers à partir desquels la célébration d'halloween se serait répandue.

Nous avons donc identifié quelques endroits où les mécanismes « classiques » de la diffusion étaient à l'œuvre. On y trouve des personnes ayant une connaissance de première main des usages américains, grâce à leur nationalité ou leurs voyages. Les pratiques importées par ces individus ont été imitées par leurs voisins et, parfois, adoptées par les écoles où sont scolarisés leurs enfants. Mais ces cas sont rares et leur rayonnement est réduit. En ce sens, ils ne peuvent expliquer le succès d'halloween et encore moins la spécificité des pratiques belges. Cette première approche n'a donc pas permis de répondre à des questions fondamentales pour la compréhension du phénomène : d'où viennent les savoirs dont les organisateurs se sont emparés pour introduire la fête en Belgique ? Est-ce que la connaissance des chemins empruntés par ces savoirs permet de comprendre la diversité des pratiques observées ?

L'intérêt pour la fête d'halloween apparaît comme le résultat de l'action de facteurs qui s'exercent à des niveaux différents. D'une part, on observe depuis plusieurs décennies la persistance et même l'approfondissement d'un goût pour le fantastique, l'étrange et le surnaturel. Le succès des productions cinématographiques et littéraires qui s'inscrivent dans ce courant en témoigne. C'est déjà ce goût qui explique la coloration résolument fantastique prise par halloween aux États-Unis au cours de la même période⁵. De ce point de vue, il faut souligner le succès des initiatives prises en Belgique : plusieurs organisateurs expliquent qu'au début, ils ont organisé une tournée « pour voir » et qu'ils ont été surpris par le nombre des participants. Cette situation témoigne des attentes du public et aussi d'une large connaissance de la fête.

Mais d'où proviennent ces savoirs, puisque nous avons vu qu'ils n'ont été véhiculés que très marginalement par des individus ? Lorsque nous avons interrogé les organisateurs sur l'origine de leur connaissance d'halloween, beaucoup d'entre eux nous ont renvoyé aux films et aux séries télévisées. Il s'agissait d'un renvoi rapide et vague, presque sous forme d'évidence. Il leur était difficile de préciser le titre d'un film ou d'une série, comme si aucun d'entre eux n'avait été marquant en soi et qu'il s'agissait plutôt d'un effet d'accumulation. De fait, leur discours vise globalement un ensemble

de productions où la quête des enfants est évoquée, pour des raisons plus calendaires dans les séries, plus thématiques dans les films. Comme nous l'a expliqué un animateur de La Louvière,

Je regardais avec ma sœur des séries à la TV. Plusieurs fois, pendant deux trois années, j'ai vu les fêtes d'halloween et je me demandais ce que c'était. Je me suis dit c'est un simple truc où les enfants se déguisent, vont sonner, reçoivent des bonbons et puis c'est fini.

Effectivement, pendant quelques années, les chaînes de télévision diffusées en Belgique (surtout RTL-TVI) ont programmé les épisodes des feuilletons américains en respectant leur ordre dans la saison et en tenant compte de leur thématique, ce qui a eu pour effet de faire revenir régulièrement l'évocation d'halloween. On soulignera, par exemple, l'influence de la série « Les Simpson », dont chaque saison commençait par un épisode mettant en scène la thématique d'halloween. C'est au cours de cette période qu'il y a eu une « imprégnation » d'individus divers par ces représentations des usages d'halloween aux États-Unis.

Ces déclarations suggèrent que c'est surtout par les médias de masse que la connaissance de la fête est devenue générale parmi le public belge. Ce canal de diffusion particulier est totalement ignoré par les théories classiques, alors que nous savons l'importance qu'il a prise, non seulement dans les pays dits développés, mais aussi dans le monde entier (Appadurai 2005 : 73-74). Or, ce que diffuse la télévision, et ce qui est apprécié par les téléspectateurs, ce sont des œuvres de fiction. D'une manière générale, celles-ci ne décrivent pas la pratique des usages qui interviennent incidemment dans leur scénario, elles en donnent une représentation, plus ou moins stéréotypée.

Un cortège sous surveillance

Lors de ces rassemblements organisés, la préoccupation sécuritaire est constante. Les forces de l'ordre sont requises et accompagnent de manière plus ou moins discrète le cortège. De même, lorsque des pyrotechnies sont prévues, comme le brûlage de la sorcière, la présence des pompiers est obligatoire.

(Fig. 4)





© R. Zeebroek

Carnaval se déguise pour halloween

À Wareme, le cortège d'halloween est organisé par le comité du carnaval local. Pour l'essentiel, il est composé des chars de différentes sociétés carnavalesques, qui les « habillent » aux couleurs d'halloween. Ces chars défilent dans le centre ville, en jetant des bonbons sur le public, sagement massé sur les trottoirs.

(Fig. 5)

Il est important de souligner que, ce que ces fictions ont disséminé est une représentation de la fête, une évocation emblématique, déconnectée de sa pratique. Si cette évocation est signifiante pour les Américains, c'est parce qu'elle fait écho à une pratique vécue. Pour les Belges qui la regardent par contre, les comportements et les accessoires mis en scène n'évoquent pas une pratique, mais sont pris au premier degré. Dès lors, ils constituent pour eux l'essentiel de la fête. C'est pourquoi notre animateur louviersois évoque « un simple truc [...] et puis c'est fini ». Et de fait, lorsqu'on interroge les individus impliqués dans la célébration d'halloween, ils énoncent une connaissance minimale des éléments de la fête (quête des enfants, couleurs noir et orange, citrouille, sorcière). Ils affirment en outre ne pas avoir cherché à en savoir plus et n'en avoir nul besoin.

L'adoption de la fête d'halloween en Belgique francophone ne résulte donc pas d'un phénomène de diffusion au sens classique du terme. Techniquement, il vaut mieux parler de dissémination : les médias (essentiellement la télévision) ont mis les mêmes éléments d'information à la disposition de nombreux individus (qui diffèrent entre eux par leurs préoccupations, leur bagage culturel et leur localisation). Parmi l'ensemble de ces éléments culturels, les individus se sont approprié la représentation d'halloween parce qu'ils y ont identifié un élément de réponse à certaines de leurs problématiques. En effet, les représentations de cette fête offrent une prise, dans la mesure où elles renvoient à un monde à la fois semblable et différent du nôtre ⁶. Cette situation permet d'utiliser halloween pour mener une réflexion sur des questions pertinentes dans notre monde : quelle fête pour les enfants dans une société consumériste ? Quels rapports entre voisins à l'époque du triomphe de l'individualisme ? Quel sens de la

localité dans un monde aux repères changeants? Cette prise a également été facilitée par certaines particularités de la fête, ce que Webb Keane (2005), à la suite de Pierce, appellerait son indexicalité. Nous avons déjà évoqué l'attrait pour le fantastique. Le fait que ce soit une fête masquée a une saillance particulière en Wallonie, dans la mesure où cet usage évoque ceux de carnaval, nous y reviendrons.

Ce mode de diffusion particulier a aussi comme conséquence que les individus n'ont acquis qu'une connaissance très partielle des multiples usages américains. Or, ce genre de connaissance simplifiée, acquise en dehors de toute pratique, est insuffisante pour servir de guide à l'action. Elle ne forme qu'une sorte de squelette, qu'il faut habiller. Pour ce faire, les individus n'ont guère d'autre possibilité que de puiser dans leurs connaissances préalables. Ce stock de connaissances provient de leur expérience de vie, c'est-à-dire, au-delà des particularismes de chacun, du milieu où ils ont été élevés et où ils vivent. Nous retrouvons ici les « structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes » de Pierre Bourdieu (1972 : 175), qui fournissent un guide pour les fêtes à venir, basé sur l'expérience des fêtes passées. Et comme les usages festifs varient d'une région à l'autre, d'un milieu social à l'autre, on comprendra que les nouvelles fêtes construites autour d'halloween portent la marque des contextes où elles ont été élaborées.

Au-delà de ces *habitus* locaux, il faut souligner que ces manifestations sont, pour l'essentiel, organisées par des professionnels. Ceux-ci, plus encore que d'autres, s'appuient sur leur expérience en matière de festivités. Et leurs savoirs, issus de leur carrière d'organisateur, s'imposent d'autant plus fortement qu'ils sont structurés et validés par leur mise en œuvre passée (Keller & Keller 1996 : 159-160). Dans cette perspective, on comprendra que l'importance des éléments repris d'autres activités varie considérablement en fonction des individus et du contexte de réalisation. Dans certains cas, comme celui de ces écoles primaires qui ont remplacé leur *fancy-fair* en perte de vitesse par une soirée halloween, il s'agit d'habiller de neuf une activité classique : « Puisqu'il faut faire en fonction des modes, nous avons décidé de suivre ce nouveau mouvement qui plaît beaucoup » (directrice d'école). Ailleurs, il s'agit de compléter un cycle de fêtes calendaires (Noël, Pâques, etc.) préexistant. Dans ce cas, la tournée des enfants devient l'élément central de la manifestation, autour duquel viennent s'agglutiner des spécificités locales pour créer une version particulière de la fête.

En ce sens, les activités se réclamant d'halloween en Belgique francophone relèvent plus de traditions propres à nos régions que d'une imitation des pratiques américaines. En effet, à l'*habitus* festif des organisateurs fait écho celui de leur public : la manifestation aura d'autant plus de succès qu'elle combinera harmonieusement les éléments attrayants de la nouvelle thématique avec les éléments caractéristiques de la tradition locale.

Ces circonstances, intrinsèquement liées à l'adoption de la fête, expliquent la variété des formes et des utilités observées. Le fait que ce soit une représentation, et pas une pratique, qui ait été assimilée, conduit les organisateurs à insérer le thème dans un ensemble de comportements issus à la

fois de leurs habitudes festives et du contexte de réalisation de l'activité. La manière concrète de fêter halloween va donc dépendre d'abord du projet où il prend place et ensuite des évidences festives propres à chaque contexte. Le résultat observable est une mosaïque de pratiques – qui s'échelonnent d'une transposition de la quête des enfants à la simple présence de quelques objets et des couleurs emblématiques –, qui place sous le signe de la thématique une activité en réalité fort différente (Fig. 5).

Aspects de la re-création d'une pratique

Lorsqu'il s'agit de mettre sur pied une activité à partir de rien, tout ou presque, pose problème. La première difficulté consiste évidemment à faire une quête chez des gens qui ne s'y attendent pas. Annoncer la manifestation devient alors une nécessité absolue, sans laquelle il n'y a pas de participation des riverains. Et dans bien des cas, cette annonce est également nécessaire pour prévenir le public potentiel, qui est invité à s'inscrire auprès de l'organisateur.

Aussi, la première phase de l'organisation consiste essentiellement à avertir le voisinage du prochain passage des enfants, de manière à ce que les habitants se munissent des sucreries nécessaires. Qu'il s'agisse de tournées organisées par des écoles ou par des particuliers, les riverains du circuit parcouru par le cortège recevront un tract les prévenant du passage des enfants et les invitant à afficher à leur porte ou à leur fenêtre un signe, généralement le dessin d'une citrouille, qui distingue les maisons accueillantes des autres. On peut ainsi voir se matérialiser dans l'espace urbain ou villageois le parcours que suivra le cortège. Pour échapper aux quêteurs, il ne faut donc pas se terrer au fond de sa cuisine, en fermant toutes les portes et en éteignant toutes les lumières, comme aux   tats-Unis, il suffit de ne pas afficher le signe sur sa façade.

Cette invitation à orner sa porte ou sa fenêtre d'un signe évoquant halloween a, en elle-même, des effets d'entraînement. En effet, une partie des riverains ne se contentent pas de la citrouille en papier distribuée par les organisateurs et l'intègre dans une décoration plus ou moins élaborée. Ces quartiers ornés assurent la publicité de la fête, en la rappelant aux voisins et aux passants. De cette manière, ils servent de centre de diffusion secondaire pour les pratiques qui y sont associées.

Il est évident que l'arrivée d'un cortège d'une certaine ampleur provoque un effet très diff  rent de celui produit par de petits groupes d'enfants, comme on en trouve aux   tats-Unis. Il se produit des phénomènes de ru  e, où un certain nombre d'enfants (et de parents) s'agglutinent à une porte, prêt à se disputer pour obtenir une part de ce qui sera distribué. Dans ces ru  es, il arrive que les parents soient plus avides que leurs enfants – même s'ils affirment agir au nom de ceux-ci. Aussi les organisateurs se plaignent-ils fréquemment du fait que les parents sont en réalité plus difficiles à discipliner que les enfants qu'ils accompagnent.



Nous avons vu que la variété des pratiques observées en Belgique francophone reflétait la diversité des contextes d'action ainsi que les habitudes régionales. Parmi les particularités liées au contexte local, nous soulignerons une influence récurrente en Wallonie, et surtout dans la région du Centre⁷, celle du carnaval. Pour les habitants de cette région, les correspondances entre ces deux fêtes masquées semblent évidentes ; elles ont entraîné l'introduction d'une série d'usages propres au carnaval dans la nouvelle fête.

Dans cet espace, la célébration du carnaval reste le moment central du cycle annuel. Le haut lieu de ces festivités est la ville de Binche, dont le carnaval, reconnu comme patrimoine immatériel par l'Unesco, fournit un modèle de référence. Mais comme il s'agit aussi de s'en distinguer, depuis 1882 on fête à La Louvière le Laetare, c'est-à-dire la mi-carême (4^e dimanche de Carême), un moment traditionnel de résurgence du carnaval. Comme à Binche, les acteurs les plus importants de ces trois jours de festivités sont les sociétés de masques dont font partie les célèbres « Gilles ». Ceux-ci défilent dans la ville, en groupes séparés ou en cortège, mais toujours accompagnés d'une « batterie », c'est-à-dire d'un groupe de tambours qui jouent les airs spécifiques du carnaval.

Or, il est usuel à La Louvière, de voir le cortège des enfants aller de maison en maison au son d'une « batterie », parfois accompagné d'un joueur de fifre ou de clarinette, exactement comme s'il s'agissait d'un groupe de « Gilles » en période de carnaval. Si l'ajout d'une musique qui mène le cortège n'est pas propre à la localité, le choix de ce type d'accompagnement musical est caractéristique de La Louvière et de ses environs immédiats. La présence des tamboueurs semble bien faire partie de ces « évidences festives » propres à la localité : dès les premières sorties, en 1998 ou en 1999, ils ont été

Au rythme des tambours

Dans le quartier du « Mitan des Camps », le cortège de quête de Halloween se déroule toujours le 31 octobre au soir.

Il est accompagné d'une « batterie » typique du carnaval, composée des élèves de « l'école de tambour ».

Cette « batterie » est censée mener le cortège, mais se retrouve bien vite au milieu du cortège, dont les participants courent en tous sens.

(Fig. 6)



Le cortège approche

Alors qu'aux États-Unis de petits groupes d'enfants se déplacent silencieusement dans les rues des banlieues obscures, à La Louvière, le cortège est accompagné d'une « batterie » bruyante. Il n'est donc pas question d'effet de surprise, au contraire, les riverains les entendent arriver de loin ! Ils sortent alors sur le pas de la porte, prêts à distribuer des bonbons aux premiers arrivés. On remarquera le panier, qui contient les bonbons et qui sert également en carnaval, pour les oranges.

(Fig. 7)

convoqués par différents organisateurs, indépendamment l'un de l'autre (Fig. 6). Par contre, le choix des morceaux qu'ils exécuteront est moins consensuel, puisque certains airs, tels « l'avant-dîner », sont indissolublement associés à des moments précis des festivités carnavalesques. Pour certains, leur usage à l'occasion d'halloween est alors un dévoiement insupportable, comme me l'expliquait une institutrice : « la première année, je n'ai pas tellement aimé, parce que cela faisait carnaval, avec les tambours ». La question n'est pas « faut-il ajouter des tambours à toute sortie masquée en groupe », mais bien « quels airs doivent-ils jouer ? ».

Cette habitude fait que la tournée des enfants s'annonce de loin, ce qui conduit fréquemment les habitants à attendre les enfants sur le pas de leur porte, le panier de bonbons à la main. Dans ce cas, nous sommes à l'exact opposé des pratiques américaines, où de petits groupes d'enfants déguisés se déplacent silencieusement dans la pénombre et visent à créer un effet de surprise (Fig. 7).

L'ampleur des cortèges conduit les habitants à se munir de réserves importantes de bonbons à distribuer. On trouve ici aussi un écho des usages de carnaval, où les participants constituent des stocks d'oranges et d'une manière générale, font des dépenses excessives. Lorsque les quêtes sont organisées par les écoles, les institutrices rassemblent les bonbons reçus pour les redistribuer équitablement entre tous les enfants. Nous avons vu des sacs poubelle remplis de bonbons et des institutrices poussant des caddies de grand magasin où venaient s'accumuler les sucreries reçues par les enfants.

On doit prendre un caddy du GB pour mettre tous les bonbons dedans, alors... Il faut faire le tri le lendemain. [...] Et à Saint-Nicolas on refait un sachet et on le met dans les bottes de Saint-Nicolas... parfois on en a [encore] à Pâques et on doit les jeter parce qu'ils sont périmés (institutrice, La Louvière).

Se déguiser fait partie des évidences de la fête. Mais la manière de le faire va elle aussi être influencée par les habitudes locales, et pas par les usages américains. Les déguisements eux-mêmes vont d'un maquillage superficiel aux costumes élaborés, mais la majorité est composée d'un mélange d'éléments, surtout empruntés à la gamme des monstres. Il s'agit là d'une conception du déguisement qui diffère nettement de la pratique américaine, où il s'agit de recréer le plus exactement possible l'objet ou le personnage à incarner. En outre, la thématique des déguisements américains est nettement plus variée qu'en Belgique, où on n'observe pratiquement que des sorcières, des fantômes, des zombies et autres monstres. Cette thématique prépondérante provient de l'association forte qui existe entre halloween et le surnaturel en Belgique, et est renforcée en région du Centre par le parallélisme constant entre halloween et le carnaval. Se costumer en dehors de la thématique ferait dire que ce n'est pas halloween, mais carnaval !

Pour conclure ces quelques exemples de construction d'une pratique par incorporation d'éléments préexistants, je voudrais évoquer deux aspects

de la quête des enfants, telle qu'elle est pratiquée à La Louvière. Certains organisateurs encouragent les enfants à faire la ronde autour de feux de Bengale qu'ils allument à la fin de la tournée. Cet usage surprenant fait écho à celui du carnaval, puisque le grand cortège du lundi se termine par une ronde autour de feux de Bengale, à laquelle participent les différentes sociétés qui ont défilé pendant la journée (Fig. 8).

Peu après cet épisode, au moment de la dissolution du cortège, un mannequin de paille, plus ou moins habillé en sorcière, est brûlé. Cet usage se retrouve assez largement en Wallonie, et fait partie des « évidences festives »⁸. Comme nous l'a expliqué un organisateur, « nous brûlons la mauvaise macrale [sorcière], puisque pour les gens il y a quelque chose de mauvais dans cette histoire là » (Waremmé). Ici encore, l'ajout d'éléments régionaux s'appuie sur une perception simplifiée de la fête. Mais dans le contexte louviérois, ce bûcher évoque inévitablement l'épisode final du carnaval. En effet, le mardi soir, dernier jour des festivités, on « brûle les bosses ». Anciennement, il s'agissait d'un feu de joie alimenté avec la paille qui sert à bourrer les bosses du costume des « Gilles ». Actuellement, on brûle un mannequin empaillé et habillé d'un vieux costume de « Gilles ».

&

L'étude de la diffusion d'halloween a fait plus que poser de nouvelles questions aux modèles existants ; elle nous a conduit à une révision approfondie de ces modèles. Rappelons que E. Rogers considérait que « [t]he essence of the diffusion process is the information exchange through which one individual communicates a new idea to one or several others » (1995 : 17-18). De même, pour la tradition d'études qui se préoccupe d'acculturation, les contacts interpersonnels sont fondamentaux. Les modalités d'adoption d'halloween en Belgique francophone, telles que nous les avons décrites, nous obligent à reconnaître l'importance d'autres canaux de diffusion que ceux des réseaux sociaux et des leaders d'opinion. Nous avons vu que les objets qui circulent par les chemins du commerce sont susceptibles de se voir attribuer de nouvelles fonctions (Zeebroek *et al.*, ce volume). De même, les idées, les représentations qui pénètrent dans de nouveaux espaces par le biais des médias plutôt que par l'intermédiaire d'individus sont inévitablement l'objet de transformations plus ou moins importantes.

En effet, la diffusion de représentations n'est pas équivalente à la diffusion des pratiques qui inspirent ces représentations. Elle fournit aux individus des idées, des tremplins à partir desquels ils construiront leur action. Adopter un usage complexe, comme une fête, ne consiste pas à le dupliquer, mais bien à l'adapter. Le résultat s'écartera forcément de la pratique d'origine, dans la mesure où il incorpore des emprunts au stock de connaissance des acteurs de ces nouvelles pratiques, emprunts sélectionnés en fonction d'une perception locale de la compatibilité entre ces divers



© R. Zeebroek

La ronde des sorcières et des momies

Toujours dans le quartier du « Mitan des Camps », dans la dernière rue à parcourir avant la dissolution du cortège, l'organisateur invite les enfants à faire la ronde autour des feux de Bengale qu'il a allumés. Cette pratique est la transposition directe d'un usage du carnaval louviérois, qui clôturait la journée du lundi, lorsque les différentes sociétés de Gilles se réunissent pour faire une ronde autour de feux de Bengale.

(Fig. 8)

éléments. Dans cette perspective, les dispositifs techniques apparaissent comme des exceptions, dans la mesure où leur partie fonctionnelle leur garantit une stabilité d'usage minimale ⁹.

Par ailleurs, il est remarquable qu'halloween ait pris une aussi grande importance en un temps aussi court. La situation était « mûre » pour la création de cette nouvelle fête. En effet, en 1995 seuls quelques précurseurs isolés se servaient de ce thème, alors qu'en 2000 « Le Soir », l'un des principaux quotidiens belges, titrait en première page « La Belgique succombe à la fièvre d'halloween » ¹⁰. Cette efflorescence générale, en quelques années seulement, donne à penser que l'intérêt pour halloween ne découle pas uniquement de la présentation répétée de cette fête à la télévision. Nous avons souligné l'importance qu'a pu avoir, dans ce phénomène de cristallisation, le goût pour le fantastique et le surnaturel que cultivent nos sociétés depuis quelques décennies. On retrouve ici la notion de « milieu favorable », dont l'importance a été soulignée par Leroi-Gourhan (1992 [1945] : 373-376). Mais cette notion, d'ailleurs présente aussi bien dans les études de diffusion des innovations que dans celles qui se préoccupent d'acculturation, ne nous aide guère tant qu'elle s'exprime sous la forme d'un paramètre général. Pour lui donner du sens, il faut identifier les différents aspects du milieu susceptibles d'influencer le phénomène étudié et comprendre leur mode d'action. Outre le goût pour le fantastique, nous pouvons également remarquer que l'adoption d'halloween coïncide avec le succès d'autres fêtes d'origine étrangère, tel le nouvel an chinois. Par là, le succès d'halloween apparaît aussi comme une des manifestations du rapport distancié que nous entretenons avec la culture, ce qui nous permet d'utiliser la culture des autres comme un thème pour des activités de divertissement (Hendry 1999 : 14-15).

Cette conjonction de circonstances favorables confirme l'importance fondamentale du contexte de réception dans les décisions d'adoption et contribue à interroger la fameuse courbe en S, principal résultat de la théorie de la diffusion des innovations (Rogers E. 1995 : chap. 7). Indéniablement, la fête d'halloween était connue en Belgique francophone longtemps avant qu'elle ne soit adoptée. Mais le passage d'une connaissance passive à une mise en pratique ne s'est fait qu'à un moment précis, celui où plusieurs facteurs se sont combinés pour rendre la fête attractive. Le « décollage » de la théorie de la diffusion des innovations ne correspondrait donc pas au moment où « l'utilité indéniable » de l'innovation est reconnue, mais bien au moment où les caractéristiques de l'espace social de réception vont favoriser l'insertion du nouvel élément dans l'ensemble des usages.

NOTES

1. Les matériaux de cet article ont été rassemblés dans le cadre du projet « Gestes, objets, lexiques. Analyse multiscalaire de transmissions culturelles », financé par les « Actions de Recherche Concertée » de la DGENORS (Direction de la Recherche scientifique de la Communauté française de Belgique). Leur mise en forme doit beaucoup aux réflexions collectives conduites par les participants à cette recherche. Qu'ils en soient remerciés.
2. Toutes les activités évoquées dans ce texte sont des activités extérieures, qui se déroulent dans l'espace public. Il est certain que des activités privées ont également lieu, et il est probable que ces activités privées ont démarré avant les activités publiques (ou simultanément). Mais enquêter sur ces activités est très difficile, voire impossible, à cause de leur manque de visibilité. Les écoles primaires, par exemple, organisent souvent des activités halloween à l'intérieur de l'établissement. Mais celles-ci ne sont connues que du personnel pédagogique et des parents des enfants tant qu'elles ne s'accompagnent pas d'une sortie dans les rues.
3. Je remercie Gina Griffith d'avoir attiré mon attention sur cet aspect.
4. Ces enquêtes ont été menées par Tatiana Willems et par Jérémy Voets, dans le cadre de leur mémoire de fin d'études en anthropologie.
5. Rappelons que le premier épisode de la série *Stars Wars* de George Lucas est sorti en 1977, tandis que *E.T.*, le gentil extraterrestre de Spielberg, sort en 1982. Dans le domaine du film d'horreur, le premier volet de la série *Halloween* paraît en 1978. Pour l'influence de ces productions aux États-Unis, voyez N. Rogers 2002 : 104-108.
6. L'importance de cet aspect a été mis en évidence par B. Larkin (1997).
7. La région du Centre est située en province de Hainaut, entre les villes de Mons et de Charleroi. Cette région aux contours flous se caractérise par une interpénétration constante des milieux urbains, industriels et ruraux. La Louvière, ville nouvelle apparue au milieu du XIX^e siècle, est en quelque sorte la capitale de cette région.
8. Il existe en Wallonie, et particulièrement en province de Hainaut, de nombreuses fêtes dont la figure principale est la sorcière. Parmi les plus connues, on citera celles des villages de Vielsalm, Ellezelles et Warquignies. Ces fêtes s'inspirent à la fois des contes wallons et des procès de sorcières du XVII^e siècle.
9. Les études récentes consacrées aux NTIC ont cependant nuancé ce point de vue ; voyez par exemple Akrich, 1993 ou Flichy, 1991.
10. N° 251, samedi 28 et dimanche 29 octobre 2000.

RÉFÉRENCES

- Akrich, Madeleine, 1993, « Les objets techniques et leurs utilisateurs », in B. Conein, N. Dodier & L. Thévenot eds, *Les Objets dans l'action*. Paris, EHESS (Raisons Pratiques 4) : 35-57.
- Appadurai, Arjun, 2005 [1996], *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot.
- Blackmore, Susan, 1999, *The Meme machine*. Oxford, Oxford University Press.
- Bourdieu, Pierre, 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de trois études d'ethnologie kabyle*. Paris, Droz.
- Flichy, Patrice, 1991, *Une histoire de la communication moderne*. Paris, La Découverte.
- Hendry, Joy, 1999, *An introduction to Social Anthropology: Other People's Worlds*. London, Macmillan.
- Keane, Webb, 2005, « The Hazards of New Clothes: What Signs Make Possible », in S. Küchler & G. Were eds, *The Art of Clothing. A Pacific Experience*. London, UCL Press: 1-16.
- Keller, Charles M. & Janet Dixon Keller, 1996, *Cognition and Tool Use: the Blacksmith at Work*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Larkin, Brian, 1997, « Indian Films and Nigerian Lovers: Media and the Creation of Parallel Modernities », *Africa* 3: 406-440.
- Leroi-Gourhan, André, 1992 [1945], *Milieu et technique*. Paris, Albin Michel.
- Prado, Patrick, 2000, « Fêtes globales, fêtes locales. Autour d'Halloween », *Ethnologie Française* XXX (1) : 131-136.
- Redfield, R., Linton, R. & Herskovits, M. J., 1936, « Memorandum for the Study of Acculturation », *American Anthropologist* 38 : 149-152.
- Rogers, Everett M., 1995, *Diffusion of innovations*. New-York, The Free Press (4th ed.)
- Rogers, Nicholas, 2002, *Halloween. From Pagan Ritual to Party Night*. New-York, Oxford University Press.
- Voets, Jérémie, 2007, *La Culture matérielle de Halloween: dynamique de propagation et fonction sociale*. Université Libre de Bruxelles, mémoire en sociologie et anthropologie.
- Willems, Tatiana, 2004, *Halloween à Bruxelles: adaptation ou transposition?* Université Libre de Bruxelles, mémoire en sociologie et anthropologie.

RÉSUMÉ

À la poursuite d'une illusion. Lorsqu'on se préoccupe de diffusion culturelle, l'adoption d'halloween par les Européens ne peut manquer d'interpeller. La recherche des modalités de diffusion de cette fête en Belgique francophone, démarche somme toute classique, allait nous conduire de surprise en surprise. En effet, l'étude des manifestations placées sous la bannière d'halloween nous a confronté à une série d'usages variés, mais tous différents des usages américains. Ces événements sont organisés par des animateurs plus ou moins professionnels, le plus souvent à une date fixée en fonction des congés scolaires. Les quêtes, bien qu'inspirées du *trick or treat* américain, sont des occasions sociales, qui réunissent des dizaines d'enfants et de parents, et intègrent des éléments issus de l'univers des parades. Bref, les différences observées entre les deux rives de l'Atlantique étaient telles que nous en sommes venus à nous interroger sur la nature du phénomène étudié.

Par ailleurs, la recherche d'effets d'imitation liés à la présence d'immigrés américains ou anglo-saxons a été profondément décevante : là où ils existent, ces effets ne sont significatifs ni en terme de date, ni en terme de lieu. Plutôt qu'aux personnes, les organisateurs des manifestations renvoient aux feuillets télévisés et aux films pour expliquer leur connaissance de la fête. C'est donc par l'intermédiaire des médias que la connaissance d'halloween est devenue générale parmi le public belge, une situation ignorée par les théories classiques. Or, ce que les médias

ont disséminé, c'est une représentation simplifiée de la fête, que le public a prise au premier degré. En conséquence, les individus n'ont acquis qu'une connaissance simplifiée des usages américains. Et celle-ci, déconnectée de toute pratique, est insuffisante pour servir de guide à l'action. Il faut donc la compléter, en puisant dans les habitudes festives locales. En ce sens, les activités se réclamant d'halloween relèvent plus des traditions des régions belges que d'une imitation des pratiques américaines. Dans la région du Centre, par exemple, la célébration d'halloween incorpore une série d'usages issus du carnaval. Ainsi, les cortèges de quêtes y sont accompagnés par une « batterie », un groupe de tambours qui accompagnent habituellement les sociétés de « Gilles » lors de leurs sorties. L'étude d'halloween nous a conduit à quitter le cadre classique, pour analyser les particularités des diffusions où les médias de masse jouent un rôle fondamental. Lorsque ce sont des représentations, plutôt que des pratiques, qui circulent, les adopter consiste essentiellement à les adapter, à les intégrer dans un ensemble d'usages qui leur préexiste. Et cette opération, qui ne dépend pas d'une simple connaissance du nouveau trait, est intimement liée aux évolutions du contexte local.

ABSTRACT

In Pursuit of an Illusion. When one is concerned with cultural diffusion, the adoption of Halloween by Europeans provides a challenging case. The search of the methods of diffusion of this festival in French-speaking Belgium, using traditional methods, left us very surprised. Indeed, the study of the demonstrations placed under the banner of Halloween was varied, but all were different from those in America. Events are organized by more or less professional moderators, generally at a date fixed according to school holidays. Although inspired by American “trick or treat”, the events are social occasions that join together dozens of children and parents, and integrate elements of parades. In short, the differences observed between two sides of the Atlantic were so great that it forced us to question the nature of the phenomenon.

Our search for effects of imitation related to the presence of American or Anglo-Saxon immigrants was deeply disappointing: where they exist, these effects are not significant, neither in scheduling nor in terms of place. Organizers turned to televised series and movies to ground their knowledge of the festival. Thus, it is through the media that the public in Belgium learned about Halloween. What the media disseminated was a simplified version of the celebration. Consequently, individuals acquired only a simplified knowledge of the American tradition. Halloween celebrations in Belgium reflect more of the traditions throughout the country than a mere imitation of American practices.

The study of Halloween in Belgium led us to leave a traditional comparative analysis, to focus instead on the fundamental role that mass media play in diffusion. We conclude that when representations are adopted, rather than practice, they are integrated into a set of pre-existing practices. This process, which does not rely on a simple knowledge of any new feature, is closely related to social change and development in a local context.

MOTS CLÉS

Belgique, Wallonie, halloween, diffusion culturelle, médias.

KEYWORDS

Belgium, Wallonia, Halloween, Cultural diffusion, Media.